



**PRIX DU**  
**PRÉSIDENT**  
**POUR LES JEUNES ÉCRIVAINS**



## À propos du prix

Le Prix du Président pour les jeunes écrivains a été lancé en 2015 pour célébrer les talents d'écriture des jeunes de l'Ontario. Chaque année, les élèves de la 7<sup>e</sup> - 12<sup>e</sup> années sont invités à soumettre leurs nouvelles et leurs essais personnels à ce concours d'écriture dans trois catégories :

7<sup>e</sup> - 8<sup>e</sup> année

9<sup>e</sup> - 10<sup>e</sup> année

11<sup>e</sup> - 12<sup>e</sup> année

## Comité de sélection

Aventurier et explorateur de profession, **Adam Shoalts** est aussi un auteur publié. Il a reçu le Prix du livre du président – jeunes auteurs (auteurs publiés de 18 à 30 ans) en 2017 pour *Alone Against the North*.

**Melanie Williams** est enseignante et coordonnatrice des mémoires à l'école secondaire St. Paul du conseil d'administration d'école du « Dufferin-Peel Catholic District ». Elle y enseigne actuellement l'histoire et l'anglais.

**Franco Gutierrez** étudie à la maîtrise en éducation à l'Institut d'études pédagogiques de l'Ontario de l'Université de Toronto. Il fait présentement un stage au Costa Rica, où il met à profit ses compétences linguistiques pour enseigner en anglais, en français et en espagnol.



## 2017-18 prix du président pour les jeunes écrivains

### 7<sup>e</sup> - 8<sup>e</sup> année

#### GAGNANTE

Anna Noseworthy-Turgeon - *Des gaufres dans la moustiquaire*

#### MENTION HONORABLE

Grace Glosnek - *L'alignement des astres*

### 9<sup>e</sup> - 10<sup>e</sup> année

#### GAGNANTE

Tudora Rada - *Nuages*

#### MENTION HONORABLE

Alisa Miniovich - *Rose*

### 11<sup>e</sup> - 12<sup>e</sup> année

#### GAGNANTE

Abby Kaneko - *Un canari nommé Constance*

#### MENTION HONORABLE

Elizabeth Rodenburg - *Couleur lilas*

Notez : toutes les œuvres originales ont été écrites en anglais à l'exception de *Nuages*; ces copies sont des traductions.

# GAGNANTE (7<sup>e</sup> - 8<sup>e</sup> année)

Anna Noseworthy-Turgeon

## *Des gaufres dans la moustiquaire*

On a tendance à s'imaginer que les catastrophes n'arrivent qu'aux autres, alors quand elles surviennent, on est *complètement* pris au dépourvu.

Le ploc-ploc-ploc rythmé des gouttes qui tombaient sur le toit et le trottoir était apaisant, et j'étais au bord de m'endormir. C'était comme être dans mon petit monde, loin des gens et de leurs animaux et de leurs ordinateurs chéris. Ici, rien de tout cela n'existait. Il n'y avait que moi, seule avec la pluie.

« Ellie! Réveiiiiille! La Terre appelle la Lune! »

« Quoi? », lâchai-je sèchement, irritée.

« Allez, c'est à ton tour! », couina mon amie Jessi de sa voix aiguë que je trouvais terriblement désagréable, mais que j'avais appris à supporter. « Oh, euh... », balbutiai-je. J'avais complètement oublié ce que nous étions en train de faire, mais je ne voulais pas l'avouer à mes amies. Je les observai tour à tour, assises en demi-cercle devant moi. Talia et Lillian, les jumelles, avaient une chevelure brun foncé et des yeux d'un bleu polaire qui pouvaient vous transpercer en un instant. Larissa, comme toujours, portait ses longs cheveux blonds en une tresse qui lui descendait jusqu'au bas du dos. Elle aussi avait les yeux bleus, mais les siens étaient plus doux, un peu comme sa personnalité. Enfin, Jessi avait remonté en un chignon négligé ses cheveux brun plutôt clair rehaussés de mèches mauves, et caché ses yeux bruns derrière la paire de lunettes bleu vif qu'elle chaussait depuis l'âge de quatre ans.

Malgré leurs différences, elles avaient toutes une chose en commun : elles me regardaient comme si j'avais perdu la boule. Je tentai frénétiquement de me remémorer ce que nous faisons un instant auparavant. Réfléchis, Ellie, réfléchis! Oh, je l'ai presque... Oui! Le téléphone arabe! (Le téléphone arabe est un jeu qui consiste à transmettre un message en le chuchotant à l'oreille de son voisin, jusqu'à ce qu'il atteigne le dernier joueur. On voit alors à quel point le message a été déformé.) Je me souvins qu'il y a un moment à peine, Talia avait murmuré des mots sans queue ni tête à mon oreille. On aurait dit... « Des gaufres dans la moustiquaire? » Mes amies éclatèrent d'un grand rire.

Talia et Lillian avaient exactement le même, un reniflement étouffé suivi de tremblements incontrôlables. Pendant ce temps, Larissa gloussait toute seule et Jessi s'esclaffait sans retenue : « HA! HA! HA! HA! HA! » Moi, je riais plutôt jaune. Je jetai un coup d'œil au vieux pendule poussiéreux que ma mère avait hérité de ma grand-tante Theresa. (L'objet lui ressemblait un peu, en quelque sorte.) Il était 18 h 31. « Euh, les filles, vous ne devriez pas y aller? »

« Ah, oui! », lança Larissa. Elle courut enfiler ses bottes de pluie jaune vif, et tout le monde la suivit. « À plus! »

C'est à ce moment que la pluie s'intensifia. Le bruissement de tout à l'heure avait fait place à un violent martèlement, comme si quelqu'un courait sur le toit. J'allais me lever pour appeler ma mère quand la lumière vacilla et tout devint noir. « Oh noon! », grognai-je en m'affalant sur le divan. J'avais l'air d'une méduse morte. « Bon, pas de lecture pour moi », dis-je, immobile.

Puis, j'entendis un curieux son. Une sorte de mélange entre le fracas du verre brisé et le craquement du bois

fendu. Me redressant d'un bond, je scrutai la pièce. Je sentis un courant d'air. C'est quand mes yeux se posèrent sur le mur de façade que je compris : la moitié de la fenêtre avait disparu! Non seulement ça, mais la route et le parterre de la maison étaient submergés sous un pied d'eau environ, et le niveau montait rapidement. L'eau et le vent s'engouffraient à la vitesse de l'éclair par le trou où s'était trouvée la fenêtre. Ne faisant ni une ni deux, je filai dans ma chambre, au grenier de notre immense demeure historique. Là, je barricadai les fenêtres avec mon matelas pour bloquer les éventuels éclats de vitre. J'avais l'impression de me préparer pour un ouragan, mais à vrai dire, c'était peut-être le cas. J'attrapai mes nombreux coussins décoratifs (tous de différentes teintes de violet et de bleu) et je me blottis dans le coin.

C'est alors que j'entendis la porte s'ouvrir et Maman crier : « Ellie, viens vite! » Je dévalai l'escalier, emportant mes précieux coussins, et vis Maman près de la table de la cuisine. Son uniforme réglementaire d'employée d'hôtel, d'ordinaire impeccablement repassé, était détrempe, et l'une des manches avait été balayée de son épaule. Comme ses chaussures, sa robe était parsemée de tessons de verre, déchirée et trouée ici et là. Ses cheveux brun-roux, habituellement ramenés en un chignon lisse, étaient maintenant en bataille, eux aussi dégoulinants. J'aperçus des larmes dans ses yeux émeraude.

« Ellie! Le maire demande à tout le monde de se rendre à l'hôtel; toutes les maisons sont inondées, et la direction du Hampton nous laisse tous loger dans les étages supérieurs pendant cette tempête monstre! »

« Bon... J'imagine qu'il faut y aller! » Nous gagnâmes la voiture en vitesse. À cet instant précis, j'étais si heureuse d'habiter au sommet d'une colline, autrement nous aurions eu une énorme mare à traverser (ou plutôt un LAC). La voiture avançait tout de même très lentement, car les minuscules roues peinaient à se frayer un chemin dans le torrent qui se déversait le long de la pente. En route vers l'hôtel, j'eus un aperçu de la destruction qui s'abattait sur la ville, et une larme roula sur ma joue.

En arrivant dans le stationnement du Hampton, Maman souffla : « Si je pensais revenir ici après le travail... »

« Bon sang... Maman, ça va aller. »

« Mais Ellie, je n'ai nulle part où me garer! » Elle avait raison. Toutes les places semblaient prises, et Maman était au bord des larmes. Abandonnant tout, elle stoppa le véhicule au beau milieu de la route. M'en extirpant, je sentis la pluie s'abattre sur mon dos, et le vent faillit me renverser. Nous courûmes vers le hall bondé et trempé de l'hôtel, où une employée vêtue de la même robe mauve que Maman nous remit la clé d'une chambre.

« Chambre 435. En passant, vous la partagez avec les Robertson. On remplit en priorité les chambres du haut, deux lits par chambre, un lit par famille. Bon, allez-y. »

« Fantastique! », se réjouit Maman. Elle prit la clé que lui tendait l'employée tout en mauve, et nous grimpâmes l'escalier, ne nous risquant pas à prendre l'ascenseur dans pareille tempête.

Arrivées au numéro 435, nous sentîmes un doux parfum de roses émanant de sous la porte. C'était comme une oasis en plein désert. Maman ouvrit, et nous entrâmes. Mme Robertson nous accueillit avec un sourire inquiet. « Bonjour Sherrie, Ellie. Entrez! On est un peu à l'étroit, mais il faut faire avec ce qu'on a. » M. Robertson était avachi sur un canapé extrêmement fade de couleur café, l'air anxieux.

Les informations jouaient à la télévision, où un journaliste décrivait la tempête qui sévissait dehors. « Des arbres sont tombés sur les lignes électriques et les toits, les rues sont inondées, et pour l'instant, on entrevoit beaucoup d'autres dommages aux résidences dans un avenir très rapproché. En ce moment, la plupart des résidents d'Elliot Lake, en Ontario, restent au Hampton Inn en raison de l'état de leur habitation. »

*Non, pour vrai? Tout un génie!*, pensai-je. Ce journaliste m'exaspérait au plus haut point, mais M. Robertson se contenta de soupirer et d'éteindre le téléviseur. Je ne savais pas trop ce qu'il pensait. « Je veux seulement que cette

maudite tempête finisse!, lâcha-t-il tristement. Je viens de finir mon nouveau garage, et le toit est déjà tout affaissé. » Il soupira encore, et Mme Robertson vint à ses côtés, posant doucement une main sur son épaule. « Tout va bien, Jeremy. Les vies sont plus précieuses que les objets », dit-elle affectueusement. M. Robertson détourna le regard, honteux.

J'avais l'impression d'avoir dormi une éternité. Rien de ce qui se passait autour de moi ne semblait m'atteindre. J'espérais qu'à mon réveil, tout cela ne serait qu'un rêve.

Le lendemain matin, la douce voix de Mme Robertson me tira du sommeil : « Ellie, ma belle! Réveille-toi, c'est l'heure du dîner. »

« Est-ce que c'est fini? », grommelai-je, espérant une bonne nouvelle.

« Pas encore, mais ils disent que ce sera pour demain », intervint ma mère. Cette réponse me paraissant satisfaisante, je me tirai du lit et remis le jean et le t-shirt que je portais la veille. J'attrapai mon chandail et descendis avec Maman et les Robertson à la cuisine de l'hôtel pour le dîner, rêvant d'ailes croustillantes à la lime et à la coriandre, mon mets préféré. On nous servit plutôt des sandwiches au jambon, mais j'avais faim, et c'était de la nourriture, alors je mangeai.

Après le repas, il n'y avait pas grand-chose à faire hormis suivre les prévisions météo et guetter la pluie. C'est donc ainsi que je passai la journée, assise à la fenêtre, à attendre que la tempête cesse. Le sommeil était le seul moyen d'échapper à ce déluge morne et destructeur.

Le lendemain matin, je me levai bien avant tout le monde et descendis sans un bruit. Comme je m'y attendais, le plancher de la salle de bal et du hall était encore recouvert d'une mince couche d'eau, lisse et miroitante comme le verre. Dehors, la scène était désolante. Exactement comme le journaliste l'avait décrite la veille. Je remontai lentement à la chambre, puis m'installai sur le canapé, où je restai à fixer le vide pendant ce qui dut être des heures.

À son réveil, Maman ouvrit les rideaux, et un large sourire illumina son visage : la tempête était bel et bien terminée. Mais elle avait fait des ravages. Dès que Maman en prit conscience, son visage revint à la normale, affichant la même mine que nous affichions tous depuis des jours.

Sitôt levés, M. et Mme Robertson allèrent voir le directeur de l'hôtel. Maman et moi attendions les nouvelles avec une impatience mêlée d'appréhension. Dès qu'ils mirent le pied dans la chambre, les Robertson annoncèrent à l'unisson : « Ils nous laissent partir! »

« Oh... », fis-je. Voilà, ça y était. On nous renvoyait à nos maisons détruites, sans nourriture. Mais c'était comme ça, et en un clin d'œil, nous avions remis la chambre exactement comme nous l'avions trouvée, et nous retournions chez nous.

À la maison, la première chose qui nous sauta aux yeux fut la balustrade, qui, au lieu d'être fixée à la galerie, gisait maintenant dans l'allée. À l'intérieur, tout était sens dessus dessous. Les tables étaient renversées, le verre était en éclats et, à ma grande surprise, la porte moustiquaire gisait sur le plancher de la cuisine, toute tordue et surmontée d'une boîte de gaufres détrempée.

Je songeai à la partie de téléphone arabe d'il y avait quelques jours à peine. J'avais l'étrange sensation qu'une éternité s'était écoulée depuis. Curieusement, je me mis à rire. Et vous savez comme le rire est contagieux? Eh bien, j'y allais de si bon cœur que ma mère se mit de la partie. Nous rîmes à nous rouler par terre – littéralement. Nos vêtements s'imbibaient à cause du sol mouillé, mais ça nous était égal. C'est drôle, cette faculté qu'ont les choses les plus bêtes d'illuminer les situations les plus sombres parfois. J'étais là, avec ma mère, à rigoler pour une raison tout à fait absurde – des gaufres dans une moustiquaire –, et je ne m'étais pas sentie aussi bien depuis des jours.



# MENTION HONORABLE (7<sup>e</sup> - 8<sup>e</sup> année)

Grace Glosnek

## *L'alignement des astres*

C'était en septembre 1935, et l'horloge sonnait onze heures. Les ondes graves du carillon se réverbéraient dans chaque saillie et chaque cavité du musée. Une à une, les rangées d'ampoules s'éteignirent, dans un synchronisme lourd de présages. Tout était maintenant silencieux et noir comme chez le loup. Le temps et l'espace venaient de s'arrêter pour la petite Nova, six ans, qui observait les expositions autour d'elle. La soif de savoir l'envahissait une fois de plus, comme c'était toujours le cas quand elle passait l'imposante entrée de son second chez-soi, le Musée d'histoire naturelle de New York.

Le bâtiment était coi à cette heure tardive, ce qui changeait du vacarme incessant provoqué par le flot continu des visiteurs et des conservateurs. Les seuls sons audibles provenaient de la pluie, qui battait contre les nombreuses fenêtres teintées, et des taxis, qui se klaxonnaient les uns les autres dehors, en plein cœur de la jungle de béton. L'air était lourd et étouffant, et une ambiance inquiétante planait dans le musée le soir venu. Mais Nova en fit peu de cas, remonta ses lunettes sur son nez et poursuivit son chemin.

Elle traversait les nombreux corridors à pas feutrés, s'efforçant de ne pas faire couiner ses bottes à boucle jaune vif. Marchant avec précaution, elle passa d'abord devant la nouvelle exposition sur les dinosaures, puis celle de biologie marine avec la fameuse baleine bleue suspendue dans les airs par de toutes petites chaînes, et enfin l'une de ses favorites, l'exposition extra-terrestre qui se terminait malheureusement bientôt. Arrivée à la hauteur de cette dernière, Nova entendit le tic-tac cadencé qui retentissait de l'immense horloge grand-père du musée, faite de bois d'épinette.

Tic, tac, tic-tac-toc.

Ce rythme la suivit jusque dans la salle d'exposition, une pièce aux mille et un secrets bien gardés. Sa gloire était cependant passée, et elle ressemblait désormais à un local d'entreposage abandonné. Mais Nova l'adorait tout de même pour une raison précise : la sensation qu'elle lui procurait au fond des tripes, la sensation d'être à l'abri de la folie effrénée du monde. La sensation était encore plus puissante lorsqu'elle tenait au creux de sa main une petite pierre grise aux nombreuses aspérités prononcées, mais arrondies. Cette pierre était un fragment d'étoile. Nova aimait à croire qu'elle provenait d'une galaxie lointaine, surtout en raison des minuscules cristaux intrigants qui émaillaient son grain. Cette pierre recelait forcément des secrets. Aucun autre artefact n'était chargé de cette énergie indescriptible, à la fois intangible et indéniable. Cette pierre ne pouvait être sortie de son orbite sans raison.

Absorbée par ses pensées, Nova continuait pourtant d'entendre le bon vieux tic-tac de l'horloge. Tout à coup, elle sortit de sa rêverie. Elle transféra délicatement la pierre de sa paume à la poche de son ciré rutilant et repartit d'un pas assuré.

À mesure que Nova s'enfonçait dans le musée, une force quasi gravitationnelle l'attirait vers son cœur. Son noyau. Son centre galactique. Cette force savait exactement où se dirigeait la petite. C'est alors que, presque psychiquement, Nova perçut des bruits de pas résonnant au loin, dans l'air sec et immobile. Elle craignait celui qui approchait : le gardien de nuit. Elle reconnaissait la démarche régulière et rapide de ses rondes quotidiennes. Comme prévu, un homme large d'épaules arriva. Se tenant bien droit, il déclara d'une voix autoritaire dans son walkie-talkie : « Major Tom à la tour de contrôle, rien à signaler ici. » Nova savait d'où il venait, car c'est là qu'elle

se dirigeait.

Le pas pesant et le sifflement joyeux du gardien finirent par s'évanouir. Nova soupira de soulagement en sortant de sa cachette, derrière un diorama de gazelle. Consciente qu'elle était passée à un cheveu de se faire prendre, elle n'arrivait pas à décrire ses traits. Mais elle approchait du but.

Nova dut inopinément s'arrêter au pied d'une épaisse porte de bois ornée des mots « En cours ». Comme elle l'avait fait maintes fois auparavant, elle sortit une clé, assortie d'une pièce d'identité montrant la photo d'une femme d'âge moyen, dont les grands yeux aventureux rappelaient beaucoup les siens. Sur la pointe des pieds, Nova étira le bras et inséra la clé dans la serrure de la poignée de laiton, mais celle-ci tourna sans qu'elle eût à la déverrouiller. Tiens donc...

De l'autre côté de la porte, la pièce sombre était traversée d'une ligne circulaire à peine visible. Nova y entra, referma à clé derrière elle et s'avança vers une machine à l'allure complexe. Ayant grandi parmi les projecteurs et les télescopes, elle actionna sans peine quelques interrupteurs, ajusta l'objectif, et voilà! le cliquetis et le roulement de la bobine emplirent la salle. Nova respira bruyamment. Elle n'en croyait pas ses yeux : elle y était arrivée!

L'enfant s'empressa d'aller au centre de la salle en dôme, ferma les yeux et compta à rebours à partir de dix. À un, elle ouvrit les yeux sur un ciel rempli d'étoiles lumineuses et scintillantes. Une voix grave et rauque se fit entendre : « Vous êtes-vous déjà demandé comment tout avait commencé? La vie, la Terre, le cosmos? Par-delà le ciel et les astres? Car plus loin nous regardons dans l'espace, plus loin nous voyons dans le passé. » À la moitié du discours, une étoile filante ancienne traversa la voûte sombre et étincelante. Puis, elle se scinda en deux astres qui orbitaient l'un autour de l'autre, le premier beaucoup plus brillant que le second. Le duo céleste se reflétait parfaitement dans les yeux de Nova, qui affichait une mine imperturbable. La beauté de l'inconnu l'obnubilait.

Après une dizaine de secondes, l'une des étoiles gagna en luminosité jusqu'à en devenir aveuglante. Soudain, il y eut une explosion de lumière blanche, puis une galaxie abstraite se forma, entremêlant les teintes roses, violettes, bleues et vertes. Devant cette illusion parfaite, Nova s'émerveilla encore davantage. Des milliards d'années de l'histoire du monde étaient inscrites dans ces étoiles, dans ce ciel même. Les couleurs se mirent à s'estomper dans la noirceur du firmament, mais de nombreux fragments continuaient de flotter doucement dans le ciel, qui était aussi haut que large.

La voix continua : « Chaque étoile suit son propre système complexe, un système binaire, pour être exact. Dans ce système, deux étoiles orbitent autour d'un même point. Quand l'une d'entre elles, la naine blanche composée de carbone et d'oxygène, finit au fil du temps par soustraire trop de matière de sa compagne, la suraccumulation de matière provoque une explosion. C'est ce qu'on appelle... » La pellicule s'arrêta net, et la pièce vira au noir pâle. La pièce manquante du puzzle! Nova venait de la découvrir, enfin!

D'un bond, l'enfant se leva et fila entre les bancs, les chaises et les allées. Elle remit le drap de soie noir en place sur le projecteur, précisément comme elle l'avait trouvé. Puis, au lieu d'une prévisible droite, elle prit la gauche. Ses jambes la propulsaient en alternant à la vitesse de la lumière. Nova ne s'arrêta pas devant la porte interdite « En cours », mais plutôt à côté d'une grille métallique d'où sortait un courant d'air froid et sec. Elle l'ouvrit grand et s'y engouffra sans se retourner.

Au bout du sombre et poussiéreux conduit était suspendue une unique ampoule vacillante. Nova chemina dans le passage exigu jusqu'à une ouverture, puis balaya l'endroit du regard : la faible ampoule émettait juste assez de lumière pour révéler une pièce fermée couverte de toiles d'araignées, avec des étagères de bois et un plancher à carreaux. Mais ce n'était pas tout. Les murs étaient placardés de centaines de croquis de petits points reliés par de fines lignes. Des constellations. Voilà ce qu'ils représentaient.



Du lot, les quatre plus beaux croquis étaient suspendus à une ficelle qui décrivait une diagonale d'un bout à l'autre de la pièce. Fixé à l'aide d'une pince à linge, chacun représentait une parcelle d'un tableau beaucoup plus grand. Le premier montrait deux étoiles orbitant autour d'une boule d'énergie intense. Le deuxième se concentrait sur l'une des deux étoiles. Elle était circulaire, et des rayons d'un blanc immaculé en jaillissaient dans tous les sens : on voyait bien qu'elle était dense et puissante. Dans la troisième image, l'étoile tentait de s'accrocher à sa compagne. Puis, le quatrième croquis, troublant, illustrait une scène macabre : l'étoile qui aspirait toute l'énergie de l'autre pour décupler sa propre taille.

Nova savait que sa mission consistait à dessiner le cinquième et dernier acte. Elle se remémora les quatre premiers à voix très basse, puis prononça le mot qu'elle croyait être le bon pour décrire le cinquième. Tout cela lui semblait logique : l'explosion d'une naine blanche dans un système binaire s'appelait bien sûr une supernova. La supernova, c'était l'éruption cosmique aux couleurs multiples qu'elle avait vue dans le ciel il y a quelques minutes.

Nova s'étendit au sol et dessina à toute vitesse la scène qu'elle venait d'observer. Puis, elle se précipita hors du local de rangement et fila en douce jusqu'à une fenêtre du rez-de-chaussée. Là, elle passa sous le nez du gardien, rabattit son capuchon, fourra le croquis dans son ciré et s'éclipsa dans la nuit brumeuse. Prochain arrêt : la gare Grand Central. Sa mission au musée était maintenant terminée.

Un bref trajet de 30 minutes la séparait de l'immeuble en grès brun de 15 étages où elle habitait, dans le Lower East Side. Malheureusement, il était déjà minuit trente. Nova avait plus d'une heure de retard. Elle décrocha l'échelle de secours noire du bâtiment et grimpa vite les 100 marches qui menaient au dernier étage. Comme elle l'avait répété, elle tira sur le loquet de la fenêtre, mais celui-ci résista. Elle vit alors une silhouette sombre allumer la lampe dans sa chambre.

Le père de Nova, Samuel Trowbridge, venait de se réveiller, tracassé par ce qui l'attendait le lendemain. Il avait découvert avec effarement que les couvertures ne cachaient en fait qu'un lit vide : sa fille n'y dormait pas.

Nova entra.

Samuel lui demanda où elle était passée.

Nova montra son dessin, et son père parut bouleversé. Il savait exactement ce que l'image représentait. Bien qu'il n'y fût pas préparé, surtout à cette heure avancée, il avait espéré qu'aucun épisode du genre ne se produisît de sitôt. Fatigué et stressé, Samuel décida d'emmener sa jeune apprentie à l'extérieur pour contempler les véritables étoiles.

Père et fille gravirent l'escalier abrupt qui menait du grenier jusqu'au toit. Il était maintenant une heure du matin et, dans l'air calme et paisible, Nova avoua :

« Je suis encore allée voir votre projet, à Maman et à toi. »

Son père sourit chaleureusement.

« Papa, je m'excuse de ne pas te l'avoir demandé. Je ne le referai plus jamais. »

Samuel lâcha un profond soupir et répondit : « Ça va. Ta mère serait fière de toi. La création du planétarium, c'était notre rêve à tous les deux, c'était tout ce que nous souhaitions – jusqu'à ton arrivée bien entendu. Je suis heureux qu'il te plaise autant qu'à elle. Ta présence me garde près d'elle. Ensemble, nous pouvons maintenant finir ce que ta mère et moi avons commencé. »

Samuel poursuivit : « Nova, tu as toujours été spéciale. Ta mère et moi avons toujours voulu transmettre notre passion des étoiles à la personne que nous aimions tant, notre Nova. C'est pour cette raison que la première

présentation parle de toi, notre petite supernova. C'est aussi pour cela que je t'ai emmenée la visiter tout au long de sa création. C'était comme si notre famille se réunissait. Et je ne t'ai jamais expliqué ce qu'était cette explosion dans le ciel : je voulais te laisser percevoir le mystère en grandissant. Je savais que tu y arriverais. »

Nova était encore jeune et innocente, mais aucun de ces mots ne lui échappa. Elle répondit par une autre question difficile : « Qu'est-ce qui est arrivé à Maman? »

Samuel versa une larme. « Ta mère a perdu la vie quand tu n'avais qu'une semaine. Notre situation financière devenait précaire, et elle n'arrivait plus à supporter la misère de ce monde. Elle a toujours voulu réaliser ses rêves, mais parfois, l'argent était un trop gros obstacle. Alors un soir, malheureusement, elle a décidé de mettre fin à sa vie, de mettre fin à sa souffrance. Elle t'aimait de tout son cœur, Nova, et elle est maintenant parmi les étoiles. »

La pierre que Nova tenait à la main était tiède, mais devint alors brûlante. C'était un signe. Sa mère veillerait toujours sur elle.

« Alors pourquoi m'avez-vous nommée Nova? »

Samuel marqua une pause.

« Ton nom est un hommage à ta mère. À son décès, tu n'avais pas encore de nom, alors j'ai longuement réfléchi. Puis j'ai eu une illumination. À la fin de sa vie, quand une étoile s'épuise et que son cœur ne peut plus soutenir sa propre force gravitationnelle, elle s'effondre, ce qui provoque une supernova. C'est ce qui est arrivé à ta mère. »

Nova resta perplexe.

« L'explosion de ta mère était tragique, mais elle m'a donné un nouveau ciel aux couleurs magnifiques : toi, ma Nova chérie. »

Nova avait du mal à comprendre : « Mais je croyais qu'une supernova était causée par...? »

« Tu as raison, il y a deux façons, expliqua Samuel. Mais je ne pouvais me résoudre à utiliser la vraie. Je l'ai changée pour atténuer ma douleur. »

Le lendemain, à la première représentation, Nova se tint derrière son célèbre père, l'architecte et astronome Samuel Breck Parkman Trowbridge, concepteur du planétarium Hayden qui ouvrait ses portes au Musée d'histoire naturelle de New York. Durant son puissant discours, celui-ci soutint que les enfants étaient notre seul futur, et qu'il espérait que les jeunes des générations à venir, comme sa fille Nova, n'abandonneraient jamais la poursuite de leurs rêves, car même s'ils ne parvenaient pas à décrocher la lune, ils aboutiraient parmi les étoiles.

Nova se dressait fièrement sur la plate-forme aux côtés du généreux banquier qui avait financé le planétarium. Dans la mer de gens qui s'étaient rassemblés pour l'inauguration, elle aperçut le major Tom. Croisant son regard, il lui adressa un clin d'œil et un sourire. Il était maintenant clair que la porte n'avait pas été laissée déverrouillée par accident la veille...

Écoutant attentivement le discours de son père, Nova comprit qu'elle aspirait à devenir tout comme lui, et qu'elle ne renoncerait jamais à ses rêves. Dans les années suivantes, Nova Trowbridge allait jouer un grand rôle dans certaines des découvertes les plus importantes du Musée, notamment la première réception d'ondes radio en provenance de Jupiter en 1955.

Mais plus important encore, le souvenir de sa mère resterait gravé en elle pour l'éternité, et la pierre dans sa main lui réchaufferait le cœur.

Les astres s'étaient véritablement alignés.

# GAGNANTE (9<sup>e</sup> - 10<sup>e</sup> année)

Tudora Rada

## *Nuages*

Un déchet ici, un par là. Une maison à la place d'un arbre récemment coupé. Un miracle était une fois une municipalité sous le nom de Bleuville, Ontario, à l'instar d'autres peuplements comme Rougeville, Jauneville, Vertville et Mauveville. Malheureusement, aucun des habitants ne pensait à redonner de la couleur à cette cité si morne.

La commune, nommée après la côte, qui avait été jadis si bleue et belle, était maintenant si noire et charbonnée, comme si les cendres de ceux exécutés sur ce lieu pendant de longues années avaient été éparées sur la surface de l'eau boueuse. Comment ces résidents peuvent-ils respirer à pleins poumons et sans étouffer cet air pollué d'usine. Habitué, croyais-je.

C'était un matin habituel. Le soleil, gris et triste, réveillait les cœurs des mères, mais un pied en dehors de la maison et ils voyaient tous l'horreur qui se dressait devant eux. Il bruinaut : comme si les nuages, encore plus sombres et plus noirs que d'habitude, pleuraient lentement pour montrer toute leur pitié. Les actes insupportables de ces citoyens étaient une source continue de tristesse pour les nuages qui surveillaient ce lieu.

On pourrait penser ceci comme un cri au secours de leur part. Mais non, personne à Bleuville ne semblait comprendre la gravité de la situation. Et bientôt, il serait trop tard...

Tout à coup, une tornade d'une incroyable intensité se déclenche. Les nuages sont en colère et souhaitent punir les citadins de Bleuville. C'est le chaos total. Les arbres tombent et écrasent tout ce qui a la malchance de se retrouver là. L'électricité envahit l'air sale. Et c'est à ce moment-là à peine que le peuple comprend pour la première fois à quel point leur garnison est triste, misérable et sale.

La colère dans le ciel se répandit à travers l'espace et personne ne semble pouvoir s'en sortir indemne. La fin est inévitable. Quelques heures plus tard, la ville est anéantie, tout n'est qu'un amas de déchets.

Quelques heures après le désastre naturel, la surprise : un jeune garçon se lève sous des morceaux de bois écrasés. Une pièce de métal a percé sa jambe jusqu'à l'os. Évidemment choqué, il n'éprouve même pas la douleur et se lève lentement d'un air confus. « Qu'est-ce qui se passe ? Où suis-je ? »

Après quelques heures à chercher seul d'autres survivants, l'enfant résolu d'ajourner sa mission. Il n'y a plus que lui, lui et les déchets. Entouré de milliers de corps en putréfaction, il a du mal à garder son équilibre mental. Il décide de tout abandonner pour partir sauver le monde.

À quelques heures de marche, il pense apercevoir une fille de son âge.

- Bonjour ! Yoo-hoo?
- Suis-je devenu fou ? Est-ce vraiment une personne ?
- Oui, je m'appelle Philippe. Je crois être le seul survivant de mon état, après la catastrophe qui a frappé Bleuville.
- C'est en fait la même situation pour moi...

Ensemble, ils continuent main dans la main sur le chemin noir vers un nouveau monde. Un monde où l'herbe est verte et les nuages ne sont pas fâchés. Un monde où chacun tend sa main à l'autre pour vivre en harmonie.

# MENTION HONORABLE (9<sup>e</sup> - 10<sup>e</sup> année)

Alisa Miniovich

## *Rose*

Je ne peux échapper à mes cauchemars. Chaque nuit, ils me hantent. J'essaye de courir, mais mes jambes m'abandonnent. J'essaye de crier, mais ma voix s'étouffe et se brise. Ce sont les horreurs de mon imagination, mes plus grandes peurs. Quand j'ouvre les yeux, mes cauchemars s'éveillent.

Ma vie, mon plus sinistre cauchemar.

Je m'appelle Rose.

Je n'ai pas choisi cette vie, les autres non plus. Les choses n'ont pas toujours été ainsi, à Varsovie. Avant la guerre, j'avais un chez-moi, je courais dans le petit bois non loin de notre appartement. Son caractère paisible m'emplissait de fascination et de sérénité. Je ne faisais plus qu'un avec le silence et le vent, me laissant bercer par le doux murmure des arbres au-dessus de ma tête. Chaque nuit, je contemplais le ciel. Il était sombre, silencieux; j'étais seule, j'étais chez moi. À l'aube, les rayons de lumière traversaient ma fenêtre pour frapper ma ménorah en argent, dont l'éclat intense chassait toute noirceur de ma chambre. Rien que ma mère et moi; c'était toujours ainsi. Maman. Chaque nuit, nous nous blottissions ensemble dans son lit. Elle enroulait ses bras autour de mes épaules, me disait que tout irait bien, que j'étais forte, que nous allions survivre quoi qu'il arrive.

Si seulement tu avais eu raison, Maman.

J'avais une meilleure amie, Faye. Après l'école, nous faisons la course jusqu'à la forêt et écoutions les arbres. Nous nous couchions sur les feuilles fraîchement tombées, et notre rire se propageait parmi les branches dénudées et solitaires, montait vers le ciel et se réverbérait dans la forêt. Elle me regardait avec ses yeux d'un bleu profond, je la regardais avec mes yeux vert noisette, et nous savourions un sentiment d'appartenance. Nous levions les yeux vers le ciel, murmurions que nous aurions souhaité pouvoir nous élever vers lui, ne jamais toucher terre. Nous pleurions dans les bras l'une de l'autre. Seuls les arbres connaissaient nos secrets. Elle prenait ma main dans les siennes, promettant ainsi ne jamais partir. C'était notre chez-nous, pour l'éternité.

L'éternité ne suffit pas.

Faye. Faye.

Je t'ai perdue. Ce n'est pas ta faute, c'est celle de la guerre. C'était la nuit où on nous a amenés ici, au ghetto. Ils ont abattu les plus lents, ceux qui avaient peur de bouger. Tu protégeais tes parents. Ton père avec sa canne, ta mère avec ses cheveux gris, tous deux submergés par la peur, comme toi. Ils ont d'abord tué les infirmes, sachant qu'ils ne survivraient pas. Tu as vu l'homme les tirer. Tu ne pouvais penser à autre chose, sans cesse les coups de feu résonnaient en toi, les baïonnettes perçaient ta chair. La douleur t'a assaillie, faisant voler ton cœur en éclats. Ton cri fut si puissant que l'univers s'est tu. Et puis... tu t'es écroulée.

Si seulement j'avais tenu ta main plus longtemps, murmuré que tout irait bien, tu aurais pu faire un pas de plus. Si seulement j'avais eu la chance de plonger une autre fois dans ton regard bleu profond. J'aurais pu y disparaître, m'y perdre.

Mon cœur se fissure à chaque respiration. Je sombre dans un profond désespoir. J'aimerais que tu sois là pour

pleurer dans tes bras. Mes larmes sont glacées, pourtant elles me brûlent les joues.

Le rire de ma mère, autrefois inoubliable, semble s'évaporer. Elle ne rit plus. Il n'y a plus de vie en elle. Et la vie en moi, suivant la sienne, s'éteint lentement.

Toutes les nuits, je lève les yeux vers le ciel. On dirait qu'il se resserre sur moi. Plus je le regarde, plus le bleu s'estompe.

Sentant le souffle bruyant de ma mère sur mon cou, je m'assieds. L'air autour de moi est gris et poussiéreux. L'eau me monte aux yeux, j'échappe des larmes. Je pose les pieds sur le plancher froid. La peur m'envahit. Je ne suis pas seule. Nous sommes quatre dans la pièce : ma mère, moi et, de l'autre côté, les Krichevski. Ils sont tous deux vieux et aimables, mais faibles. Ils ont vécu leur lot de cauchemars, à leur époque. Chaque nuit, nous nous asseyons près du feu, qui projette sa fumée, et nous écoutons leurs histoires. Le plancher se lamente au moindre de nos mouvements. Le papier peint s'effrite, révélant le mur gris. Le feu crépite; les pages de notre dernier livre se tordent de douleur. Je regarde s'élever les flammes or et cramoisi, la chaleur me pénètre. Je me lève en tentant de ne pas faire de bruit, et je me rends à la porte.

À l'extérieur, le ciel reflète notre réalité : il est sombre, maussade, suffocant. La noirceur étouffe le timide soleil du matin. Les rues du ghetto sont inanimées, silencieuses. Je marche et marche. Des corps, aussi bien de jeunes que de vieux, gisent inertes au milieu des trottoirs. La maladie, la faim, la peur et la solitude ont pris des vies. Des enfants collés au sol, la peau sur les os, mendient de la nourriture. Ils sont seuls. Ici, la souffrance est sans fin, les enfants, sans enfance. C'est la guerre.

Les larmes roulent sur mes joues pour tomber sur l'étoile jaune cousue à ma poitrine. La faim, inchassable, me ronge jusqu'aux os. Je ne suis que vide. Il est difficile de penser. Je me sens étourdie. Deux ans, neuf mois et quatre jours. Le silence est rompu par de déchirants cris d'effroi. J'entends toujours les juifs terrifiés hurler toute leur douleur. Les bâtiments autour de moi sont défaits, ruinés, ils croulent lentement, comme la vie de ceux qui les habitent. La faim nous domine, nous écrase.

Mes mains se mettent à trembler, puis mes jambes. Mon corps s'affaisse de lui-même. Le sol m'attrape, tremblant lui aussi de peur. À mes côtés gisent ceux qui n'en pouvaient plus, qui ont abandonné, qui se sont laissé aller; ils savaient qu'ils n'avaient aucune chance de survivre. La solitude m'envolpe. La peur en moi s'évapore. Ils ne pouvaient plus se battre. Ils ne pouvaient plus garder les yeux ouverts. Ils ne pouvaient pas regarder le monde brûler un jour de plus.

Je suis comme eux.

Je m'enfonce dans le sol pour ne faire qu'un avec lui. Je le laisse m'avalier.

Le hurlement du vent me fait frémir.

Les plumes d'oreiller des demeures saccagées dansent dans les airs. Certaines atterrissent dans des flaques de sang. Je reste immobile.

Le bruit des cris, résonnant faiblement au loin, se fait de plus en plus proche. Les SS sont arrivés à notre bloc. Le péril est à notre porte. Les bottes des nazis martèlent sourdement le sol.

« Geh raus! Geh raus! Schneller! Schneller! »

Le monde s'écroule.

Maman. Je me relève, tremblante. Les larmes embrasent mes joues pâles, couvertes de cendre. Les manches de ma robe charbon, déchirée, sont maculées de sang. Maman. Les gens sortent de chez eux en courant. Les nazis les battent devant leurs enfants. On me bouscule comme si j'étais invisible. Maman. Mes pieds, gelés à cause des trous dans mes souliers usés, commencent à bouger. Plus vite. Plus vite. Je cours, poussée par le vent. Maman. J'entends le cri d'un enfant. Sa douleur s'imprime en moi. Maman.

C'est moi.

Je me rends jusqu'à la maison. Maman.

J'agrippe ma mère de mes bras décharnés. Je la tiens fort, autant que je le peux, jamais je ne la lâcherai. Jamais.

Des soldats défoncent la porte. « Lass uns gehen! Geh raus! »

Ma mère attrape un vieux manteau, une couverture déchirée, une photo de moi, puis ma main. La peur s'empare de moi, m'engourdit. Je suis terrifiée à l'idée d'ouvrir les yeux.

C'est la confusion.

Nous sortons à la course. Avant que la porte ne se ferme, j'entrevois le feu. Les flammes écarlates, laissées seules, jettent des étincelles.

Tout le bloc est dans la rue. Ils nous disent que nous prenons le train à l'Umschlagplatz pour « déménager ». Nous commençons à marcher. Nous enjambons des corps, des jeunes et des vieux, des juifs qui n'avaient plus de force. Les soldats surveillent nos moindres gestes. Mon visage froid est noyé par les larmes, mon cœur palpite. Maman. Elle me prend la main et la sert du plus fort qu'elle peut. Si seulement je pouvais me laisser choir et pleurer, exprimer toute ma colère, crier de tous mes poumons. Mettre fin à ce monde.

Si seulement.

Je regarde devant moi. Les Krichevski sont debout au milieu de la rue.

Les SS leur crient dessus : « Schneller! »

Ils sont trop malades, trop affamés, trop faibles pour continuer à marcher. Les larmes coulent sur leurs joues ridées. Ma main glisse de celle de ma mère, je veux courir jusqu'à eux, leur dire que leur histoire n'a pas à se terminer ici, mais je ne peux que regarder. Un coup de feu. Un autre.

C'en est trop. Je m'écroule, brisant mes genoux sur le sol. Je sens les bras de ma mère m'envelopper. Mon cœur se contracte, s'arrête de battre, vidé de sa lumière.

Ma mère me prend dans ses bras et me porte jusqu'à l'Umschlagplatz, mais je sais que c'est un train pour Treblinka qui nous attend. J'entends de loin les lamentations du convoi, tel le murmure du tonnerre. Les wagons de marchandises crissent sur les rails en métal, comme dans une tentative de résister, mais à l'intérieur, ils pleurent.

Je m'accroche à ma mère avec toute l'énergie qu'il me reste. Je me laisse couler en elle; mon corps tout entier fusionne avec le sien. Je lève ma tête de son cou pour regarder par-dessus son épaule et voir ce qui a déjà été chez nous.

Je sais que c'est la fin.



# GAGNANTE (11<sup>e</sup> -12<sup>e</sup> année)

Abby Kaneko

## *Un canari nommé Constance*

La première chose qui vint à l'esprit de Constance quand elle reçut la lettre de son époux, c'est qu'il aurait dû garder le papier pour s'essuyer l'arrière-train.

« Franchement, fit-elle en parcourant la lettre pendant qu'elle continuait de manier l'aiguille avec conviction. Il n'a pas mieux à faire? Si c'était *moi* qui étais là, je saurais quoi faire de mon temps! Je ne le perdrais pas à écrire ces mille et une sottises. Regarde-moi ça : il raconte que l'autre jour, il a presque arraché le pied de son camarade en s'amusant à tirer un rat! Une belle perte de temps, j'te dis! À quoi bon envoyer ces hommes là-bas si tout ce qu'ils font, c'est se blesser eux-mêmes plutôt que l'ennemi? »

Anne, son amie proche (la seule, en fait), répondit que c'était gentil de la part son mari de lui avoir écrit. Ce faisant, elle sourit tendrement et donna une petite tape sur son ventre bombé de femme enceinte. À la connaissance de Constance, le mari d'Anne ne lui écrivait pas souvent. Évidemment : c'était un porc repoussant à la moustache trop retroussée qui était indigne de son amie, avait toujours cru Constance. Mais cela, elle ne le lui avait jamais dit.

« Gentil?, siffla Constance avec mépris. Ce papier grouille sûrement de microbes. Il aurait aussi bien pu m'envoyer un rat mort couvert de poux! »

De toute évidence, Constance était loin d'être la personne la plus « gentille » qui fût. Elle s'obstinait avec tout le monde, crachait aux pieds des gens et ne souriait réellement qu'en présence d'Anne. Elle aurait été jolie, n'eût été ses épaules voûtées, son nez aquilin et sa mine toujours renfrognée, à laquelle contribuait sa bouche plissée. Les enfants savaient qu'il fallait s'en tenir loin, et les adultes, qu'il valait mieux ne pas lui parler. Dans son dos, on l'affublait des pires sobriquets (qu'elle méritait bien, cela dit), comme « la chienne de la Grande-Bretagne ».

« Oh, Constance, dit Anne en secouant timidement la tête. C'est à croire que tu détestes ton mari. » Constance gloussa : « Pour le détester, il faudrait encore que je pense à lui, ce qui n'arrive pas souvent. »

« Constance! », s'exclama Anne.

Au même moment apparut Rudy, le fils de trois ans de Constance, à peine réveillé de sa sieste. Quiconque savait qui était sa mère avait pitié de lui.

« Il était temps, raila Constance, qui déposa son ouvrage et se leva pour aller retirer le dîner du feu. Après la sieste que tu as faite, tu n'arriveras pas à t'endormir ce soir! Que je ne te voie pas essayer de me réveiller, je travaille demain. » Elle flanqua une assiette devant le garçon.

« Ne sois pas si dure avec lui, dit doucement Anne. Ce n'est qu'un enfant. »

Constance, de dix ans l'aînée d'Anne, se pinça les lèvres. « Un enfant non désiré, oui. Si je l'ai eu, c'est uniquement pour que mes parents me fichent la paix. Peut-être que si ç'avait été une fille, ça n'aurait pas été si mal, mais il fallait que ce soit *un garçon!* »

Anne soupira. « Tu hais les hommes à ce point? »

Constance se remit à la couture. « Je ne les hais pas. »

Voilà qui était discutable. Après tout, elle avait à son actif tellement d'insultes et de coups de pieds administrés aux représentants du sexe opposé, que c'était un miracle qu'on ne l'eût pas encore arrêtée ou attaquée.

« Ils me déplaisent, c'est tout, enchaîna Constance. Je n'ai pas besoin d'eux, et je déteste ce qu'ils deviennent. » Elle essuya avec un linge la nourriture qui avait coulé sur le menton de Ruby. « Regarde-moi celui-là. Il a l'air gentil, mais un jour, il va donner des ordres à sa mère et à sa femme, comme le font tous les hommes par ici. Il va nous dire de nous remettre au ménage, ou tout simplement nous ignorer comme si nous n'étions que le tapis sous ses pieds. »

Anne tenta une objection, mais Constance renchérit.

« Quand a-t-on vu une femme déclencher une de ces satanées guerres? »

« Tu viens de dire que tu voudrais être dans les tranchées! », rétorqua Anne, incrédule. Il n'y avait là aucune méchanceté; elle était habituée au caractère acariâtre de son amie.

Constance se leva et prit la lettre de son époux dans ses mains. « Les guerres ne sont pas déclenchées par les femmes, qui n'ont pas plus le droit de les livrer. Nous n'avons pas notre mot à dire. Notre combat est tout autre, et il ne nous apporte aucune gloire. »

« Eh bien, il y a quelques jours, j'ai lu dans le journal que les femmes participent de plus en plus à cette guerre. Et si tu te joignais au corps des auxiliaires féminines? »

« Ces femmes-là ne font rien qui vaille, avança Constance, manifestement mal renseignée. Elles se tournent les pouces en feignant de contribuer et s'attendent à ce qu'on les félicite. Une troupe composée seulement de femmes, non merci. Je souhaite nous voir égales aux hommes. » Elle déchira la lettre et la lança dans le four.

Anne n'avait pas encore quitté la maison que le papier s'était consumé.

Le lendemain, Constance devait se présenter au travail, à l'usine de munitions. Avant de décrocher cet emploi, elle n'avait jamais travaillé dans une usine, ni ou que ce soit d'autre, en fait. Mais l'argent se faisait rare. Elle arrivait à mettre du pain sur la table tous les soirs, mais de peine et de misère. Secrètement, elle se donnait une plus grande portion qu'à Rudy.

Avant de se rendre au travail, elle devait déposer le garçon chez Anne. Quelle mascarade c'était chaque matin! Pour une raison incompréhensible, il pleurait et s'accrochait à sa mère.

« Lâche-moi! Lâche-moi, petit imbécile! Il faut que j'aille travailler. Tu sais ce qui se passera si je n'y vais pas? Nous serons sans le sou, nous n'aurons rien à manger et nous mourrons tous deux de faim! Alors maintenant, lâche-moi! » Elle le tapa, et il finit par lâcher sa jambe pour courir jusqu'à Anne, qui attendait sur le porche de sa petite demeure. C'était bien pratique qu'elle habitât si près, à seulement quelques pâtés de maisons. Il était si difficile de trouver une bonne gardienne.

« J'en prendrai bien soin! », dit Anne en saluant Constance alors qu'elle s'éloignait.

« Livre-le à des chiens errants si ça te chante, je n'en ai rien à faire », marmonna Constance.

Elle arriva enfin à l'usine. Il était cinq heures précises.

Elle enfila vite son uniforme et alla rejoindre son poste de travail.

Son patron remarqua son choix vestimentaire plus vite qu'elle n'aurait cru.

« Winifred, appela monsieur Lester en marchant aussi vite que ses petites jambes le lui permettaient. Que portez-vous là? »

« Si je ne m'abuse, c'est l'uniforme que j'ai le droit de vêtir au travail », répondit calmement Constance.

« Ah, vous croyez, riposta monsieur Lester, les yeux sur les jambes de la femme. Aux dernières nouvelles, le pantalon ne fait pas partie de l'uniforme féminin! »

« Dans d'autres usines, les femmes le portent. Je crois qu'il convient aux conditions de travail dangereuses. Il laisse plus de place au mouvement qu'une jupe, selon moi. »

Monsieur Lester serra les dents, frustré. « Vous savez très bien que dans cette usine, il est interdit pour les femmes de porter le pantalon. Nous ne sommes pas comme les *autres usines*, Madame Winifred. Maintenant, allez vous changer! »

« Pourquoi? », demanda Constance, qui feignait de ne pas savoir.

Monsieur Lester décroisa les bras et tapa du pied. « Parce que le pantalon est un vêtement d'homme! »

Constance le défia d'une grimace. « N'allez pas croire que je souhaite m'habiller en homme. Ce que je souhaite, c'est m'habiller comme je l'entends, et ici, au travail, cela veut dire porter un pantalon. Et vous allez me laisser faire, parce que ma façon de m'habiller ne vous regarde pas ni quiconque dans l'usine. Compris? »

Si le patron de Constance n'avait pas été aussi veule, il l'aurait sans doute mise à la porte sur-le-champ pour son attitude et son manquement aux règles. Mais il s'agissait de monsieur Lester, un homme sans colonne.

« Je... je n'y comprends rien du tout! », balbutia-t-il.

Constance leva son nez courbé en signe de dédain et fixa le chétif et incapable bout d'homme. « Monsieur Lester, vous êtes au fait que des hommes meurent par centaines à l'heure où on se parle? »

« Bien sûr que oui. »

« Nos hommes, ceux de l'ennemi, ils y passent tous. Je ne sais pas pour vous, mais moi, je préférerais de loin que les nôtres ne se fassent pas tuer. Si vous ne me laissez pas porter le pantalon, je vais aller fabriquer des obus dans une autre usine et j'emmènerai toutes celles qui veulent me suivre. Votre usine ne sera pas reconnue pour son efficacité à fournir des armes à nos troupes, mais pour sa misérable production, tout ça parce que le pauvre petit casse-couilles que vous êtes n'a pas laissé ses ouvrières porter le pantalon! »

Après cet échange, Constance obtint le droit de porter ce vêtement la majorité du temps qu'elle était à l'usine. Elle avait dupé son patron avec un simple mensonge. Aucune femme n'était prête à la suivre : elle était seule.

Chaque jour, le sexe « faible » croulait sous les mêmes tâches fastidieuses.

Constance se levait à quatre heures, s'habillait, faisait à déjeuner, reconduisait Rudy chez Anne, se rendait à pied à l'usine où elle travaillait pendant douze heures, n'ayant droit qu'à une minuscule pause (à peine le temps de manger), sachant qu'elle était moins bien payée qu'un homme, espérant de tout cœur qu'il ne s'agisse pas d'une de ces journées où quelque chose explose, puis elle marchait jusqu'au magasin afin d'acheter de quoi souper, allait chercher Rudy, cuisinait, lavait la vaisselle, nettoyait la maison, faisait le lavage, jardinait (même en hiver),

tricotait ou cousait, habillait son enfant pour la nuit et, enfin, priaient pour qu'un obus ne tombe pas sur la maison pendant leur sommeil.

Constance abhorrait sa vie.

Elle n'aimait pas son propre enfant, elle détestait l'usine à cause du bruit et du danger mortel, et elle ne pouvait souffrir l'idée de rester les bras croisés à la maison pendant qu'on louangeait les hommes pour ce qu'elle-même aurait pu faire.

Elle avait entendu parler de l'horreur des tranchées, mais elle n'avait pas réellement compris à quel point c'était grave. Elle savait pour l'insalubrité, les rats, la maladie, la mort et le reste, mais elle se disait qu'elle pourrait composer avec tout ça, si seulement les hommes lui en donnaient la chance.

« En quoi crois-tu que nous sommes si différentes d'eux, Anne? », avait demandé un soir Constance.

« J'te demande pardon? » Anne avait levé ses éternels yeux de biche vers Constance. Son visage était si différent de celui de son amie, avec ses sourcils froncés. Il était jeune et pur comme un rayon de soleil. Constance se demandait parfois ce qu'Anne pensait d'elle. Sûrement que c'était une vieille mégère, elle qui s'était d'ailleurs trouvé un cheveu gris quelques jours auparavant.

« Les hommes et les femmes. On fait tout pour tracer une ligne entre les deux sexes. Pour les mettre dans des cases. Les hommes doivent faire ceci, les femmes doivent faire cela. Je déteste ça. Pourquoi les gens ont-ils tant de difficulté à comprendre que nous sommes pareils, voire égaux? » Constance avait dit cela en cousant la dernière perle à son chapeau.

C'était un chapeau de soldat. Constance en fabriquait beaucoup pour les envoyer aux hommes dans les tranchées (selon elle, le comble de l'ironie eût été qu'un d'eux meurt d'un « petit rhume » au champ de bataille). Un soldat allait porter ce chapeau sans savoir que celle qui l'avait fabriqué souhaitait ardemment combattre à ses côtés.

« Quelqu'un a vu Ethel aujourd'hui? », demanda Constance avec impatience. Elle n'aimait pas beaucoup cette collègue, qu'elle trouvait agaçante et lente à l'ouvrage.

« J'ai ouï dire qu'elle est malade », répondit l'une des ouvrières.

« Et moi, que sa peau a tourné au jaune, ajouta une autre, une certaine Dorothy. C'est vraiment dommage, mais ça arrive, vous savez. Nous devrions toutes être prudentes. *Moi*, en tout cas, je ne veux pas me transformer en canari. »

« Ne t'en fais pas, cracha Constance. Si *tu* étais un oiseau, tu serais un dodo, parce que tu es une pauvre idiote. Les canaris servent à quelque chose : ils nous avertissent d'un danger. Mais toi, tu pourrais aussi bien ne plus exister, comme les dodos. Reprends le travail, Dorothy. »

Personne ne le disait, mais c'était Constance qui dirigeait réellement l'usine. Du moins aux yeux des ouvrières.

Ce qui arrivait à Ethel n'était pas rare chez les travailleuses des usines de munitions. Une exposition prolongée au trinitrotoluène, un composé chimique entrant dans la fabrication d'explosifs, était nocive. Les symptômes comprenaient un jaunissement de la peau, des vomissements, des migraines, des maux de gorge, une anémie et des problèmes de fertilité. Dans certains cas, les cheveux tournaient au vert ou tombaient. Les travailleurs de l'usine voulaient éviter cela, Constance y compris.

Après une longue journée de travail, Constance partit pour la maison, marchant péniblement dans l'épaisse neige alors qu'une tempête prenait forme. Elle arrêta au magasin et, avec le peu d'argent qu'elle avait fait ce jour-là,

acheta à manger. Elle avait un petit mal de gorge et se sentait un peu étourdie, mais elle ignora les symptômes. Elle ne pouvait se permettre d'être malade.

Ses emplettes faites, elle se présenta chez Anne. Trois coups, mais pas de réponse. Constance commençait à être irritée, gelée et inquiète.

La tempête s'intensifiait.

Constance décida d'entrer d'elle-même. Anne n'était pas méfiante : elle ne verrouillait jamais sa porte.

Quand elle pénétra à l'intérieur, Constance Winifred fut accueillie par un cri. S'il y a une chose qu'on ne veut pas entendre quand on entre dans une maison, c'est bien cela. Et ce cri-là n'avait rien d'ordinaire : il était à glacer le sang.

« Anne!? », appela Constance en se précipitant vers la source du cri.

Quand elle trouva son amie, elle comprit.

« Oh, le bébé veut sortir. » Rapidement, mais non sans réticence, elle se rendit aux côtés d'Anne.

Son amie était couchée sur un lit, manifestement souffrante. Rudy, ne sachant que faire, s'était réfugié dans un coin.

« Où est le médecin? », demanda Constance, qui remarqua l'absence de toute aide médicale.

« La tempête l'a probablement empêché de venir. » Anne était rouge comme une tomate, et bien qu'elle tentât de cacher la réalité, son visage ne mentait pas : elle souffrait atrocement.

« Mais quel foutu... » Un son puissant interrompit Constance avant qu'elle eût pu terminer de cracher son venin.

« Il ne manquait plus que ça », dit sèchement Constance, mais en affichant un air de stupéfaction.

Anne ferma les yeux et cria de nouveau. Si ce fut à cause de l'explosion ou de la douleur, Constance ne le sut pas. C'était étrange d'entendre Anne crier, elle qui était de nature docile. Constance était terrifiée.

« Anne, il faut que nous partions tout de suite. Tu as besoin d'aide, et ce n'est pas sécuritaire ici. »

« Ne t'en fais pas, répondit faiblement Anne, qui ouvrit les yeux pour les lever vers son amie, dépassée par les événements. Tu peux partir si tu le veux. Je comprendrais. Mais moi, dans mon état, je ne peux pas bouger. »

Constance empoigna les mains d'Anne, fines mais devenues calleuses à force de frotter. « Tu sais que je ne peux pas faire ça. Jamais je ne ferais ça! Jamais je ne t'abandonnerai. »

Anne sourit. « Alors aide-moi à mettre ce bébé au monde. »

Après ce qui sembla une éternité, l'enfant vit le jour pendant que tombaient les bombes mêlées aux flocons. Constance aurait préféré qu'il n'existe pas, mais elle aimait celle qui lui avait donné vie. Or celle qui lui avait donné vie était mourante, quoique Constance ne le sût pas encore.

« Alors? Comment penses-tu nommer cette chose? », demanda Constance en parlant du nouveau-né, qu'elle venait de laver et tenait maintenant dans ses bras.

Anne était blanche comme un drap. Et froide. Mais elle n'avait pas perdu sa douce voix.

« Je vais la nommer d'après quelqu'un qui m'est très cher. »

Dorothy? Ethel? Oh! Il doit s'agir de Thomas, son pathétique mari.

« Eh bien, je crois qu'une fille nommée Thomas attirera plus d'un drôle de regard, mais... »

« Elle s'appellera Constance. »

Constance, la femme trentenaire, cligna des yeux, incrédule.

C'était son nom.

Comment une femme déplaisante, désagréable et malveillante comme elle pouvait-elle être chère à un cœur si tendre? Ce n'était pas possible. Constance ne méritait pas un tel honneur. Elle ne méritait pas une telle amie.

« C'est un choix intéressant », fit-elle.

« J'espère qu'un jour, Rudy et elle courront ensemble dans un champ sans avoir à craindre les obus. »

« Moi aussi », murmura Constance.

Vers minuit, la neige cessa de tomber. Il y avait longtemps que les retentissantes explosions s'étaient tues. Aucune bombe n'était tombée sur la maison, mais Anne perdait beaucoup de sang. Constance refusait de le reconnaître.

« Tu devrais manger », proposa Constance, qui était allée lui remplir un bol. Les yeux d'Anne restèrent clos.

« Anne? » Constance prit anxieusement le poignet de son amie, qui battit des paupières et ouvrit lentement les yeux.

« Constance... »

« Je sais que ma cuisine est plutôt répugnante, mais je fais de mon mieux. Je suppose que tu n'as rien mangé de la journée. Tu devrais te refaire des forces, parce qu'une fois sur pied, tu devras te trouver un travail et... »

« Constance. »

« Qu'est-ce qu'il y a? »

« Prends soin de mon enfant quand je ne serai plus là. »

La gorge de Constance se noua.

« Ne dis pas de bêtises. Plus là? Où comptes-tu aller? En Allemagne? Il ne fait pas très beau là-bas à ce temps-ci de l'année. »

D'une main, Anne enserra faiblement le poignet de Constance. « Je tiens à te dire quelque chose. » Ses yeux jadis lumineux avaient perdu de leur éclat, mais ils étaient toujours aussi grands et bienveillants que le jour où elles s'étaient rencontrées. Et quel merveilleux jour ç'avait été!

« Qu'est-ce qu'il y a? » peina à demander Constance.



Anne prit une respiration difficile et dit lentement ce qu'elle avait à dire. Sa poitrine bougeait à peine. « Je sais que tu préférerais parfois être un homme. Oui, tu es fière d'être une femme, mais tu crois que ce serait plus facile ainsi. Je te connais, Constance. Je te connais très bien. Et il n'y a pas de mal à être comme tu es. Je sais qu'on ne te l'a jamais dit, mais c'est vrai. »

Constance souffla. « C'est très étrange, tu sais. Je souhaite seulement être un homme en ta présence. Et même dans ce cas, je ne le souhaite pas réellement. »

C'était difficile d'être une femme. On s'attendait seulement à ce que vous fussiez belle, fissiez des enfants et vous occupassiez de la maison. Les hommes vous parlaient de haut, vous donnaient des ordres et, dans certains cas, vous attaquaient verbalement ou physiquement. La vie n'avait rien de facile. C'était vrai pour tout le monde, mais particulièrement si vous étiez du sexe qui devait saigner sans arrêt pendant cinq jours. Et malgré tout, Constance n'avait pas honte d'être une femme. Elle se demandait parfois ce que ce serait que d'être un homme, mais tout compte fait, elle était heureuse d'être née ainsi.

« Si je me réincarne avec toi... » Anne sourit à son amie, l'œil scintillant. « J'espère que nous nous réincarnerons en oiseaux. Je veux voler. Être libre. Ce serait merveilleux, non? Toutes les deux? »

Les yeux de Constance s'illuminèrent. « Oui. Oui, ce serait merveilleux. Si je le pouvais... je volerais à tes côtés pour l'éternité. »

Anne fit un dernier sourire radieux et ferma les paupières, scellant sa fin. On eût cru voir le soleil se coucher au terme d'une magnifique journée.

« Je t'aime », susurra Constance. Et c'était vrai. Elle n'aimait pas grand-chose, mais elle aimait au moins une personne, et ce n'était pas son mari.

Anne gisait sur son lit, froide, la main toujours accrochée à celle de son amie. Son esprit s'était envolé, et Constance ne saurait jamais si elle avait réellement entendu sa dernière déclaration, la plus importante.

Le bébé d'Anne était maintenant entre les mains de Constance. Elle le colla sur sa poitrine, prit son garçon par la main et sortit de la maison.

Constance toussa. Elle avait la gorge irritée. Brûlante.

« Je n'aime peut-être pas cet enfant, mais c'est *celui d'Anne*, se dit Constance en se frayant un chemin à travers l'épais manteau de neige. Et je le protégerai aussi longtemps que je le pourrai. »

Elle toussa de nouveau et toucha la zone dégarnie de sa tête. « Bien que mes jours semblent comptés. »

Le nouveau-né se réveilla et se mit à pleurer.

Constance pria pour que la guerre se termine bientôt et que Thomas vienne chercher son enfant.

« Ne t'en fais pas, Anne », dit Constance. Elle leva les yeux vers le ciel avant de les poser sur ses mains, qui allaient bientôt tourner au jaune. « Nous allons bientôt voler ensemble. »

Un petit canari traversa le ciel gris.

# MENTION HONORABLE (11<sup>e</sup>-12<sup>e</sup> année)

Elizabeth Rodenburg

## *The Colour of Lilacs*

Je ne l'ai jamais comprise. Elle était trop évasive, trop mystérieuse. Je pensais qu'elle était timide, mais je sais maintenant qu'elle ne voulait pas être comprise. Elle aimait être évasive et mystérieuse. Rester dans sa carapace, c'est se protéger des blessures.

Plus jeunes, nous nous promenions ensemble à vélo. Le mien était bleu, le sien, lilas, mais nous allions si vite qu'ils devenaient flous. Quand nous étions côte à côte, le lilas se fondait dans le bleu. Et quand nous ralentissions, les couleurs devenaient vives et nettes. Le lilas. Le bleu. Elle me parlait de son père, disait qu'il allait revenir d'un jour à l'autre. Je m'imaginai qu'il était parti en voyage, peut-être pour le travail, comme mes parents le faisaient souvent. Qu'il allait probablement lui rapporter un souvenir bon marché pour se faire pardonner sa longue absence. Qu'il allait assurément revenir, parce qu'il était son père et que les parents ne sont pas censés partir. Mais il n'est jamais revenu.

Parfois, nous nagions dans la rivière. L'eau était froide. Nous nous couchions où elle était peu profonde et la laissions déferler sur nous jusqu'à ce que nos corps tout entiers soient engourdis, que nos lèvres deviennent violacées et que nous puissions à peine parler tellement nos dents claquaient. Nous fixions le vaste ciel bleu. Nous pointions les nuages et parlions de leurs drôles de formes, de la façon dont ils se laissaient souffler indolemment. Je ne sais comment, mais elle finissait toujours par voir la même chose, que le nuage fût joufflu, cotonneux ou informe : elle voyait les lunettes de son grand-père. Il les portait tout le temps, disait-elle. Il les assoyait sur le bout de son nez et, le visage sévère mais les yeux pétillants, la regardait par-dessus la monture. Puis il l'attrapait et la chatouillait jusqu'à ce qu'elle rie aux éclats, et alors il lui fallait chaque fois s'arrêter. Il se faisait trop vieux, son cœur commençait à le faire souffrir. Je ne comprenais pas, à l'époque. Comment un cœur peut-il nous faire souffrir?

Maintenant, je comprends. Les cœurs endoloris sont bien plus communs que je ne l'ai déjà cru.

Nous nous pourchassions dans la forêt en plein automne. Toujours en automne. Avec le craquement des feuilles rouges, orange et jaunes sous nos pieds, et les formes squelettiques des branches dénudées se découpant sur le coucher du soleil. Ensuite nous nous affalions, épuisés, et riions à n'en plus finir. J'aimais la voir rire, ce qui n'arrivait pas souvent. Elle était heureuse. Puis elle se faisait silencieuse, et nous restions couchés là. Je me disais que cette fois, ce serait peut-être différent, mais ce ne l'était jamais. Après une minute ou deux, elle se retournait invariablement sur le ventre, soupirait un peu et me racontait que sa sœur et elle faisaient autrefois de gros tas de feuilles dans leur cour, des tas si hauts qu'elles pouvaient à peine en toucher le sommet. Elles sautaient dedans et en faisaient des forts. Mais sa sœur avait grandi. Les forts de feuilles ne l'intéressaient plus. Elle ne voulait plus jouer.

Je ne savais jamais quoi répondre, alors je ne répondais rien. Je crois que c'est pour cela qu'elle m'aimait bien : elle pouvait parler autant qu'elle le voulait, et je ne lui dirais jamais de se taire ou de baisser la voix. Elle n'avait rien à craindre. Je pense qu'elle se sentait en sécurité avec moi.

Ce n'est plus le cas. Je croyais la comprendre, mais non.

Elle m'a rendu visite hier. Elle a escaladé l'arbre qui mène à ma chambre et a frappé à ma fenêtre, comme elle le

faisait quand nous étions plus jeunes et vivions dans un monde meilleur. J'ai ouvert, et elle m'a dit de prendre ma veste : nous allions faire une balade. Même s'il y avait plusieurs années que nous nous étions parlé, je suis sorti par la fenêtre pour aller m'asseoir dans la voiture qui attendait dans la rue. Je ne me rappelle pas combien de temps nous avons roulé, mais nous avons roulé longtemps. Le soleil s'est couché, les étoiles se sont levées, et nous avons roulé encore et encore. Je ne lui ai pas demandé où nous allions; je savais qu'elle ne me le dirait pas.

Les limites de la ville étaient loin derrière nous quand elle s'est arrêtée et a éteint le moteur. Nous sommes restés sans bouger, en silence, pendant un moment. Puis, elle est sortie et a grimpé sur le toit. Je l'ai suivie. Nous sommes demeurés silencieux encore quelque temps. Je commençais à comprendre que le silence faisait partie intégrante de notre étrange relation.

« Tout a changé », a-t-elle soudain déclaré. J'ai tourné la tête vers elle; elle ne me regardait pas. « Personne n'est qui il disait être. » J'ai expiré et je me suis allongé sur le dos pour contempler les étoiles, tentant de reproduire le tracé des constellations avec le doigt. « Les gens changent », lui ai-je dit, puis j'ai fait une pause. Elle ne me regardait toujours pas. « Mais pas les souvenirs. » Elle fixait le ciel, pensive. « Ma vie tout entière est faite de souvenirs », a-t-elle répondu doucement. Je pouvais discerner ses taches de rousseur dans le noir. Avec mon doigt, j'ai commencé à tracer dans les airs la constellation qu'elles formaient, mais ses yeux fixaient toujours le vide.

Nous sommes restés couchés là un long moment. Je la regardais, elle ne me regardait pas, les étoiles nous regardaient tous les deux. Enfin, le soleil a commencé à sortir de son sommeil, le ciel s'est couvert de gris, et une brume s'est levée. Nous sommes descendus du toit, rentrés dans la voiture et repartis.

Elle m'a déposé devant chez moi. Je suis descendu sans la regarder : je savais qu'elle ne le ferait pas non plus. Je me suis traîné les pieds dans l'allée et j'ai grimpé les escaliers menant au vieux porche de bois qui lui avait fait don d'une écharde bien des années auparavant. J'ai entendu le moteur démarrer, je me suis retourné et je l'ai vue sortir de l'entrée et prendre la route. Le ciel venait de se parer d'éclatantes teintes de lilas, d'or, de saphir et d'autres nuances indescriptibles. J'ai regardé la silhouette de sa voiture s'éloigner, bien plus vite qu'elle ne l'aurait dû. Une minute ou deux plus tard, elle avait disparu. J'étais toujours sur le porche, et j'y suis resté jusqu'à ce que le soleil se fût complètement levé, que la brume se fût dissipée et que le facteur eût passé. Je ne l'ai plus jamais revue.

